Andrée Fortin

sociologue, Département de sociologie, Université Laval

(1994)

“Sociabilité, identités et vie associative”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Andrée Fortin, sociologue
Professeure au département de sociologie, Université Laval

“Sociabilité, identités et vie associative”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Jacques Hamel et Joseph-Yvon Thériault, *Les identités. Actes du colloque de l'ACSALF, 1992*, pp. 259-286. Montréal : Les Éditions du Méridien, 1994, 585 pp.

[Autorisation accordée par l'auteure le 15 mars 2004]

Courriel : andree.fortin@soc.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 13 décembre 2007 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Andrée Fortin

“Sociabilité, identités et vie associative”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Jacques Hamel et Joseph-Yvon Thériault, *Les identités. Actes du colloque de l'ACSALF, 1992*, pp. 259-286. Montréal : Les Éditions du Méridien, 1994, 585 pp.

Table des matières

Introduction

Stratégie de recherche

Sociabilité

- a) Sociabilité privée: une structure structurante
- b) Sociabilité collective: le réseau associatif

Identités et solidarités

- a) Identités familiales liées au travail
- b) Identités liées au travail
- c) Identités associatives
- d) Différenciations des associations. . . et des identités ?

Loisir associatif et société de loisirs: quelles identités ? Quelles solidarités ?

Références bibliographiques

Andrée Fortin

“Sociabilité, identités et vie associative”.¹

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Jacques Hamel et Joseph-Yvon Thériault, *Les identités. Actes du colloque de l'ACSALF, 1992*, pp. 259-286. Montréal : Les Éditions du Méridien, 1994, 585 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La question du passage d'une société « traditionnelle » à une société « moderne » est non seulement une question classique en sociologie, c'en est le point de départ. Les sociologues disposent essentiellement de deux paradigmes pour en traiter². Max Weber a posé la modernité comme rationalisation, entraînant le désenchantement du monde. Émile Durkheim la caractérise par la division du travail, ce qui amène la différenciation des identités et l'apparition de nouvelles solidarités, basées non plus sur la famille mais sur le travail. C'est dans cette seconde vole que nous nous situons. À partir d'une recherche sur la vie

¹ Cette recherche, effectuée dans le cadre de SOREP, Centre Interuniversitaire de recherches sur les populations grâce au financement du Conseil de la Recherche en Sciences Humaines du Canada, a donné lieu à un rapport de recherches : Andrée Fortin et David Rompré, *Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*, Sorep, Université du Québec à Chicoutimi et Département de sociologie Université Laval, Québec, octobre 1991.

² Ce qui ne les empêché pas d'emprunter parfois à l'anthropologie et au paradigme *folk-urban* ou à celui des étapes de l'industrialisation, économique, dans sa version libérale ou marxiste.

associative dans une région du Québec, le Saguenay, ce qui est questionné, c'est la communauté, ainsi que la logique des solidarités, traditionnelle, moderne, voire post-moderne qui y est à l'oeuvre.

Si la division du travail caractérisant le monde industriel a suscité des solidarités spécifiques, liées au travail, on peut s'interroger sur ce qu'il advient de celles-ci dans le monde post-industriel où l'emploi se tertiarise et se dualise. Selon plusieurs analystes (par exemple Tournaine, 1978) les identités se sont détachées du monde du travail, et conséquemment les mouvements sociaux combattent désormais non plus sur le terrain de la production matérielle mais de la production symbolique, pour le respect des différences, des identités. Ceci dit depuis quelques années les mouvements sociaux, tant « période de reflux, de latence souvent mise sur le compte du narcissisme, de l'individualisme... Illusion d'optique ? Car foisonnent, plus que jamais, les associations en tous genres. Cette sociabilité reflèterait-elle un individualisme de groupe ? Selon Simmel (1949), c'est entre semblables que la sociabilité est à son meilleur ; c'est entre eux aussi que s'exprime la sociabilité³. Ainsi se pose la question de savoir quel principe préside à la formation de ces associations, quelles identités s'y expriment, quelles solidarités y sont à l'oeuvre. La multiplication des associations va-t-elle de pair avec la multiplication des identités sous-jacentes ?

Le Saguenay, région souvent qualifiée de marginale (Bouchard, 1988), nous a semblé propice à l'étude des solidarités et de leurs transformations. Ouvert à la colonisation au milieu du XIXe siècle, ce n'est qu'une centaine d'années plus tard qu'une bonne route relie le Saguenay au reste du Québec. Les terres n'y manquent pas pour qui souhaite s'établir dans l'agriculture ; cependant les villes s'y industrialisent rapidement (pâtes et papier, alumineries). Bouchard, dans une synthèse des travaux sur cette région (1986) caractérise ainsi la dynamique communautaire en milieu rural au 19e siècle et au début du 20e : 1- les solidarités n'y sont pas une dysfonction mais un effet de la marginalité ; 2- on vit en symbiose avec l'économie dominante ; 3- on répond à des impératifs sociaux plus qu'à la recherche de profits ; 4- les

³ Sociabilité, solidarité et identité sont indissociablement liées ; ce sont trois facettes d'un même prisme ; dans la discussion, autant que possible nous essayerons de les distinguer, tout en gardant à l'esprit leur étroite association.

solidarités sont non seulement micro-locales, mais aussi nationales et internationales ; 5- donc les solidarités ne sont pas synonymes, au contraire, d'enracinement ; 6- ce n'est pas tant une culture du refus du présent qu'une culture de la solidarité.

Nous disposons également d'études empiriques sur les solidarités familiales en ville à la même époque (mais pas pour la région du Saguenay : Bradbury, 1983 ; Hareven, 1982). Comme le résume Bouchard, « pour un temps, les formes les plus modernes de la production tendent à consolider les solidarités communautaires et non à les détruire » (1986 : 65). Pour un temps, mais jusqu'à quand ? Si les solidarités et les identités traditionnelles ont su résister au passage à une société industrielle, que leur advient-il alors que se précise le passage à monde post-industriel ? Une étude effectuée dans la région de Québec et portant sur les réseaux de sociabilité (Fortin et al., 1987) a montré que les solidarités traditionnelles sont encore présentes en ville, en particulier dans les milieux populaires. Elles n'y sont toutefois pas omniprésentes et apparaissent en grande partie comme des survivances, en sursis à la faveur des hasards de la géographie urbaine, de l'existence de quartiers anciens épargnés tant par la gentrification que la taudification (Fortin, 1988). Cela soulève deux questions : premièrement à quel point ces solidarités et les identités traditionnelles sont-elles menacées, dans les pratiques bien sûr, mais aussi dans les représentations ; en effet, en ce qui concerne les réseaux de sociabilité, on a remarqué l'émergence de réseaux non basés sur la parenté mais fonctionnant de façon analogue. D'où la seconde question : quelles sont les nouvelles solidarités et identités dans notre société, comment se différencient-elles du modèle traditionnel ; cette différenciation peut s'analyser tant du point de vue morphologique que comme processus.

Nous avons choisi de passer par la vie associative pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'au sein des associations est mise en oeuvre une sociabilité à la jonction du privé et du collectif, ce qui permet de cerner les identités personnelles et de groupe d'une part et la dynamique communautaire d'autre part. Au Québec, 24.512 associations étaient actives en 1989 contre 6.103 en 1973 (Langlois et al., 1990, p. 108-109) ; leur multiplication depuis 20 ou 30 ans est possiblement le signe d'un changement. Selon certains, la vie associative remplacerait la sociabilité traditionnelle (Levasseur, 1990). Pour notre part, nous

posons l'hypothèse de la survie des solidarités traditionnelles et de leur réactualisation dans un nouveau contexte, qui modifie toutefois les identités sous-jacentes.

Stratégie de recherche

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons voulu cerner la sociabilité associative dans la région du Saguenay. Nous avons privilégié la méthode d'entrevue pour avoir accès à la façon dont se vit la sociabilité. En tout 49 entrevues ont été réalisées (dont 8 doubles, pour un total de 57 informateurs) auprès d'informateurs ⁴ âgés de 25 à 79 ans. Nous les avons interrogés sur leurs parenté, milieu de travail, loisirs, participation à des associations formelles et informelles, sur la distribution géographique de leur parenté et de leurs amis, sur les échanges divers qu'ils nouent avec ces différents groupes.

Le choix des associations s'est fait de deux façons. En ce qui concerne les associations plus formelles, nous nous sommes fiés à des répertoires municipaux ; pour les associations sportives, plutôt informelles, nous avons eu recours à la méthode « boule de neige », qui consiste à partir d'un informateur-clé pour en rencontrer d'autres ; dans cette démarche, nous avons cependant cherché à diversifier les types d'associations. Grâce à nos informateurs, nous avons rencontré divers types d'associations, qui se situent globalement dans le monde des loisirs (lesquelles selon Langlois et son équipe (1990) compteraient pour les deux tiers du total des associations actives en 1989), par opposition aux associations plus politiques, liées à des mouvements sociaux, ou d'entraide, comme les Alcooliques Anonymes (Fortin, 1991). L'échantillon comprend trois sortes d'associations : 1- les

⁴ Il s'agissait d'informateurs et non d'informatrices à trois exceptions près ; cette recherche en effet, se situe dans le prolongement d'une précédente (Fortin et al., 1987) où nous avons surtout rencontré des informatrices, ce qui avait soulevé des questions sur la spécificité de la sociabilité masculine. Dans cet article, nous n'entrerons pas dans ces considérations.

spécialisées (17 entrevues), dont les activités sont centrées autour d'une activité de loisir spécifique, par exemple : ligue de quilles, club de golf ; 2- les générales (15 entrevues), où deux ou plusieurs activités de loisirs sont offertes aux membres, par exemple : club récréatif, club de retraités ; 3- et les associations multi-fonctionnelles (16 entrevues) ⁵ offrant des loisirs à leurs membres tout en étant impliquées dans diverses « oeuvres de charité », par exemple : Chevaliers de Colomb, Club Lions.

Dans cet article, nous nous pencherons d'abord sur la sociabilité privée et collective dans ces associations, pour scruter dans un second temps les solidarités et les identités mises en oeuvre, et enfin statuer sur la modernité, le traditionnalisme ou la post-modernité de ces dernières. Nous ne présenterons que les conclusions de notre recherche ; les extraits d'entrevue servant à illustrer notre propos et non à construire une démonstration.

Sociabilité

a) Sociabilité privée : une structure structurante

[Retour à la table des matières](#)

L'adhésion à une association est doublement affaire de sociabilité. Premièrement, on y adhère parce qu'on est déjà dans un réseau de sociabilité ; en effet dans pratiquement tous les cas, le recrutement des membres se fait de façon active et personnalisée. Deuxièmement, l'adhésion a pour but de prolonger celle-ci, en « socialisant ».

Puisque le recrutement est personnalisé, il importe d'analyser les filières de recrutement. On ne peut se fier à la définition officielle du membership ; ainsi certaines associations bien « ciblées », comme les retraités ou les employés de telle ou telle compagnie, dérivent au bout de quelques années par l'adjonction de membres auxiliaires, ceux-ci appartiennent le plus souvent à la parenté : beaux-frères et belles-

⁵ Un informateur n'était officiellement membre d'aucune association, mais bénévole dans celle de son épouse.

soeurs, enfants adultes. Règle générale, la logique des réseaux informels l'emporte sur la définition officielle du membership, la logique du clan et de la société traditionnelle sur celle des catégories sociales et de la société moderne, au point que l'association et son local puissent être détournés à des fins familiales et de sociabilité privée :

Sont membres : mes amis, mes beaux-frères, mes frères ; j'ai 3-4-5 de mes beaux-frères qui sont Chevaliers ici. Je les rencontre des fois chez le beau-père, mais on se rencontre ici aussi. On organise toutes sortes de veillées ensemble. Mon père est Chevalier. Mon beau-père est Chevalier.. C'est une place... quasiment toute la famille ; y a rien que les femmes quasiment qu'on n'a pas rentrées Chevaliers. Nous autres, c'est quasiment notre salle de réunion. On vient se rencontrer ici.

De façon globale, les filières de recrutement sont liées d'abord à la parenté et dans une moindre mesure aux relations de travail, catégories qui, nous le verrons, ne sont pas mutuellement exclusives. Dans plusieurs associations, l'aspirant-membre doit être « parrainé » par un membre en règle ; ce qui semble une métaphore familiale (« *les Élans, on est une fraternité* ») n'en est pas toujours une.

S'il existe des filières de recrutement, celles-ci ne fonctionnent pas dans un milieu indifférencié, mais structuré en réseaux de sociabilité ; de plus elles doivent se plier aux critères de l'association. Les filières de recrutement révèlent la logique des membres, les critères, celle de l'association ; pour l'association vive et survive, ces deux logiques devront se rencontrer.

Il est possible d'établir une gradation, une échelle des associations sur la base de leurs critères de recrutement, de la sévérité de leur mécanisme de sélection (ce qui recoupe, mais pas entièrement le classement qu'on pourrait en faire à partir de la classe sociale des membres). Dans certains cas, tous sont admis, sans exception, mais la plupart du temps, un minimum de sélection s'effectue, en vue de préserver la bonne entente, une bonne sociabilité à l'intérieur de l'association. « Si un gars va mener la chicane là, il est dehors tout de suite ». La sélection peut être plus sévère, il ne s'agit plus seulement d'éviter la chicane, mais d'avoir des membres honorables, catholiques pratiquants par exemple, ce qui exclut certains « *bons gars* ». Des critères moraux, on passe insensiblement aux critères idéologiques. « *Si un mem-*

bre fume de la drogue, il peut être expulsé ». Les associations qui organisent des activités de bienfaisance vont chercher à recruter des membres prêts à s'impliquer ; ce critère étant très exigeant il peut compenser d'autres tares à l'honorabilité. De plus dans certains cas, le recrutement se fait à l'intérieur de classes sociales bien précises « *sur-tout le milieu des affaires, et puis culturel aussi* ». Cela peut ou non être lié aux activités spécifiques de l'association.

Les critères varient mais le résultat est le même : chaque groupe recrute un membership homogène. Les critères que se fixe une association sont en grande partie l'objectivation des caractéristiques des réseaux dans lesquels fonctionnent les filières de recrutement. Aussi bien les critères que les filières de recrutement tendent à favoriser l'homogénéité du groupe, et donc la sociabilité (Simmel, 1949) ; somme toute le recrutement se fait de sorte à faciliter l'intégration des nouveaux membres.

En effet, pour que la vie associative soit un succès, tant dans sa dimension organisationnelle que dans la sociabilité, il doit y avoir intégration des membres. Le recrutement renforce une sociabilité déjà existante ; l'intégration au groupe est à la fois cause et conséquence de l'adhésion ; de la vie associative.

Le désir de s'intégrer peut constituer un motif l'adhésion. « *Je connaissais pas de monde ici à Jonquière [...] C'est pour ça que je me suis impliqué : faire des contacts, faire du social* ». Les associations plutôt informelles ont des critères d'adhésion implicites, relevant de la sociabilité ; l'adhésion alors est conséquence de l'intégration préalable à un groupe : « *Les gens sont un peu choisis au départ, on les connaît. [...] Aux soupers (de l'association), on dit « si vous avez parmi vos amis des gens qui seraient intéressés »...*

L'intégration même si elle préexiste à l'adhésion est nécessairement renforcée par la participation intensive. Son envers, c'est qu'il peut être difficile de mettre le pied dans l'engrenage. En effet, n'importe quel groupe ne fait pas l'affaire de n'importe qui, cela prend un minimum d'affinités pour adhérer. En général les membres ont au départ un sentiment d'appartenance - minimal - au groupe ou au milieu dans lequel recrute le groupe ; la participation aux activités du groupe per-

met de développer ce sentiment d'appartenance ; il s'agit véritablement une rétroaction positive. « *C'est des belles places pour du monde comme nous autres. D'abord, la plupart des gens, c'est des gens comme nous autres [...] Moi j'aime ben ça. Ma femme est ben satisfaite de ça aussi* ».

Précisons enfin que l'intégration profite au groupe en lui fournissant la cohésion dont il a besoin pour le succès de ses activités, et au membre, pour qui l'intégration peut paradoxalement être l'occasion d'une ouverture à milieu plus vaste :

Moi personnellement, ça m'a apporté beaucoup d'ouvertures ; je suis un type assez gêné, à peu près incapable déprendre la parole devant le monde. Je fonctionnais, je faisais mes affaires, sauf que ça m'a fait une ouverture, ça m'a donné beaucoup d'ouverture sur les gens, sur la société, beaucoup de confiance en moi aussi.

Le groupe rassemble et du coup permet la cristallisation des liens individuels qu'il suscite et renforce, en une identité commune. L'intégration est une fermeture - créatrice ? - du groupe sur lui-même, mais lui permet en un second temps une meilleure ouverture sur la communauté, comme nous le verrons. C'est une « structure structurante ⁶ » ; joue une rétroaction positive entre l'adhésion et l'intégration.

Scrutons à présent la sociabilité non plus du point de vue des membres, mais de l'association. Nous verrons que pas plus que l'intégration au groupe n'entraîne de retrait de l'individu de la communauté, le groupe en tant que tel n'est replié sur lui-même.

⁶ À ce titre, on pourrait parler d'habitus associatif ; on observe en effet une socialisation familiale à la vie associative ; une socialisation de la famille par la vie associative ; enfin cela s'exprime souvent par la participation, simultanée ou successive, à plusieurs associations.

b) Sociabilité collective : le réseau associatif

[Retour à la table des matières](#)

Existe-t-il une communauté à laquelle s'identifient ou du moins se rattachent les diverses associations de Cette région, ou chacune évolue-t-elle en vase clos, dans une « bulle de sociabilité ? » Peut-on parler de réseau associatif ? Pour le faire, il faudrait qu'existe un lien entre des partenaires, et qu'à la faveur de ces liens quelque chose circule.

Le shuffleboard c'est pareil. C'en est une de notre ligue qui a parti la ligue aux Moose. [...] Ca a commencé à Aramis, ça a été à l'ARCNE, ça a été aux Moose, puis après ça au Patro et SaintBruno.

Les liens susceptibles d'unir les associations sont divers. Ce peut être d'abord une activité qui suscite des tournois ou des manifestations conjointes. Les associations doivent aussi se concerter en ce qui concerne leurs horaires, pour ne pas tenir leurs repas-bénéfices en même temps par exemple, ou voir à ce que les saisons respectives de leurs activités n'empiètent pas les unes sur les autres, en retardant le début de la ligue de dards à cause du grand nombre de chasseurs pratiquant cette activité. Les associations peuvent collaborer à l'organisation de « bonnes oeuvres », de campagnes de financement. Elles peuvent encore s'échanger des services : accès gratuit à la salle d'une association, rabais sur certains services. L'expertise que les groupes se transmettent, comme dans le cas du *shuffleboard* évoqué plus haut, est un cas particulier de service. Il existe donc divers liens entre les associations ; ils sont de deux genres : les liens obligés, ceux que la concertation impose, et les échanges de services entre groupes ou l'organisation d'activités conjointes, facultatifs.

Une activité conjointe entre associations (tournoi, excursion...) se tient à la faveur des liens existant entre les responsables des associations, niais met en présence les membres de la base de ces associations, ce qui peut relancer d'autres idées de collaborations.

Mais comment se crée ce lien ? Nous avons vu plus haut qu'il peut

s'agir d'une activité autour de laquelle on organise rencontres et tournois. Ce peut être aussi une personne qui est membre de deux associations ; 25 des personnes de l'échantillon sont dans cette situation au moment de l'enquête. Une autre possibilité c'est que les membres d'un réseau de parenté participent à plusieurs associations ; dans ce cas le lien sera très informel, mais non moins réel. L'espace physique joue un rôle structurant dans la création de l'espace de sociabilité (Fortin et Rompré, 1991) ; ainsi deux associations « voisines » auront tendance à partager des services et à organiser des activités conjointes.

S'il semble possible d'évoquer un réseau associatif, la question se pose : ce réseau agit-il en circuit fermé ou s'ouvre-t-il sur une communauté plus large que celle de ses membres ? Il faut analyser soigneusement à cet égard les « oeuvres », c'est-à-dire des activités de bienfaisance dont s'occupent les diverses associations. Les « oeuvres » sont davantage le fait d'associations multi-fonctionnelles, mais pas nécessairement ; ainsi un club canin ou une chorale peuvent visiter les maisons de personnes âgées. Par définition, les « oeuvres » constituent l'ouverture des associations sur la communauté.

Les associations apportent de l'aide de diverses manières institutionnelle ou informelle, dirigée vers les membres ou les non-membres, sous forme d'argent ou d'activités. Il faut donc distinguer plusieurs cas de figure. Premièrement l'aide aux membres de la part de l'association, informelle et monétaire. « *On vient en aide à nos membres aussi qui sont dans la dèche temporairement. C'est confidentiel* ». Il n'est pas toujours facile de démêler cela de l'entraide entre membres, aussi informelle, sous forme d'argent ou de services. « *Une fois j'ai rencontré quelqu'un ici qui avait besoin d'un chauffeur. Il a donné mon nom et j'ai rentré pour la compagnie* ». Dans le cas des « clubs de services » (associations multi-fonctionnelles recrutant dans la classe supérieure), l'entraide entre membres est une attente explicite ; ce n'est pas une association de gens d'affaires, mais presque ; l'entraide est en quelque sorte statutaire et peut même être une des causes d'adhésion. « *Si moi j'ai un garage de vente d'automobile, je vais m'attendre à ce que les membres du club viennent* ».

Ceci dit, l'entraide informelle est susceptible d'exister partout où il y a de la sociabilité. Mais les associations ne se limitent pas qu'à aider

leurs membres. La « charité » envers les non-membres est plus facile à caractériser ; elle peut prendre la forme de « secours direct » plutôt informel, d'activités de bienfaisance ou de campagnes de souscriptions, formelles. En effet, pratiquement toutes les associations multifonctionnelles ont une cause prioritaire, que ce soit l'aide à la jeunesse en général, ou à la jeunesse inadaptée, aux personnes atteintes d'une maladie spécifique, comme la fibrose kystique ou la cécité. Cette charité peut être institutionnelle ou informelle, *ad hoc*. « *Récemment encore, on a acheté 3-4 paires de lunettes pour des jeunes qui avaient besoin de lunettes, pis que les parents étaient pas capables de payer* ». Ce type d'aide informelle est effectué grâce à des budgets généraux de fonctionnement. Quand les « oeuvres » sont institutionnelles, l'association organise des levées de fond, des campagnes de souscriptions. Plusieurs modalités de financement sont possibles. Pour rejoindre l'ensemble de la communauté, certaines associations misent sur le porte-à-porte. Mais plus souvent, elles organisent une soirée ou un repas-bénéfice. Deux remarques : tout d'abord les donateurs reçoivent quelque chose en échange de leur contribution financière - on est dans une logique de don (Mauss, 1950) - et deuxièmement les billets sont vendus selon les filières des réseaux de sociabilité des membres ; sont invités parents, amis - et confrères en ce qui concerne les professionnels ⁷ ; en même temps qu'on mise sur la solidarité de ceux-ci à l'égard de la cause ainsi financée. Règle générale la solidarité à l'oeuvre lors de ces repas-bénéfice est autant interpersonnelle que communautaire :

C'est un confrère, X, qui est avocat, qui est dans le club Richelieu ; alors lui me sollicite pour acheter deux billets à 35 \$. Moi j'ai dit : « M'a t'en prendre ; tu vas m'en acheter deux à 25 \$ ».

Lorsque ce que l'on finance ainsi ce sont les activités courantes d'une association, par exemple lors du brunch-bénéfice d'une chorale, ce qui s'exprime c'est avant tout la sociabilité, mais le plus souvent le repas-bénéfice sert à lever des fonds pour une cause plus large que celle du fonctionnement du groupe. Mais quelle que soit la dynamique

⁷ Dans ce cas, on semble à priori viser moins un réseau de sociabilité qu'un réseau professionnel. Mais le réseau des professionnels en est avant tout un de professionnels, moins lié à la parenté qu'au couple et aux relations du mari (Fortin et *al.*, 1987).

de vente de billets, le groupe affirme sa solidarité interne, car cela révèle au grand jour la sociabilité de ses membres, et externe, face à la communauté et à la cause défendue.

Les associations peuvent encore donner du temps ; c'est surtout le cas d'associations spécialisées qui organisent une activité où se manifeste leur solidarité envers les défavorisés au sens large ; nous avons mentionné plus haut l'exemple d'une chorale qui présente un concert dans une maison de retraite. L'association qui « donne son temps », mise peu (mais rarement pas du tout) sur son réseau, ce qui contribue dans un sens à l'invisibilité sociale de ces pratiques.

Les « oeuvres » auxquelles les associations étudiées consacrent leurs énergies, sont une forme de prise en charge des problèmes de la communauté par la communauté, en dehors du « réseau » du Ministère de la Santé et des Services sociaux (qui gère les affaires sociales et fait du « développement communautaire »), et des mouvements sociaux ⁸. Cette communauté a conscience d'exister et se donne des occasions se manifester, de « célébrer » son existence.

On est tous là pour aider, il n'y a pas de club qui est là juste pour le social ; il est là pour faire des campagnes de financement, pour aider les jeunes [...] À tel point que l'an passé, on a fait un souper réunissant tous les clubs sociaux de la région de Chicoutimi-Jonquière. Alors ça a réuni 300.. 400 ou 500 personnes ; on a pu échanger, partager.

Le réseau de l'association ne se confond pas avec ceux de ses membres, mais les recoupe largement. L'association ne se substitue pas aux réseaux individuels des membres, car elle mise dessus (liens forts et faibles, au sens de Granovetter, 1983) pour le succès de ses activités, surtout celles de financement, mais aussi de recrutement. C'est grâce à eux qu'elle se constitue. À la limite on pourrait dire que les associations de loisir recrutent dans les réseaux de leurs membres, et que ce qu'elles recrutent, ce sont les réseaux de leurs nouveaux membres. Ceci nuance les analyses selon lesquels la vie associative tendrait à se substituer aux sociabilités traditionnelles ou serait l'ex-

⁸ Klein et Gagnon, 1989, ont étudié les liens entre le "mouvement populaire", en particulier dans sa composante écologiste, et l'État, dans la région du Saguenay.

pression d'un individualisme de groupe, et semble confirmer notre hypothèse d'une survie, jusque dans la période actuelle de solidarités traditionnelles fortes, mais les identités sous-jacentes sont-elles bien traditionnelles ?

Identités et solidarités

a) Identités familiales

[Retour à la table des matières](#)

L'association est un milieu de vie et apporte une certaine socialisation à ses membres, mais ceux-ci peuvent déjà être socialisés à la vie associative. Dans certaines familles on est membre d'une association de père en fils : « *Mon père est membre ici depuis environ 26 ans* ». Autant la logique familiale incite à adhérer à une association, autant elle peut l'empêcher : « *Mon père m'a jamais conseillé d'entrer Chevalier, lui l'était* ». 31 informateurs ont de la parenté dans leur association, et en mentionnent règle générale plusieurs membres. Les hommes participent à des associations surtout avec leur fratrie (frères et beaux-frères), et avec leurs poires et enfants. Nous pouvons ici faire le lien avec les analyses de Roberge (1985) sur l'échange et la « parenté inconsciente » ; dans l'échange informel, dans le Don, tout gravite autour des relations mère-fille et sororale ; ici, symétriquement, tout tourne autour des relations père-fils et surtout fraternelle. D'ailleurs les associations multi-fonctionnelles sont parfois appelées « ordres fraternels ».

La logique de la sociabilité associative rejoignant celle de la sociabilité familiale, ceux qui n'ont pas de famille dans la région peuvent trouver dans l'association une sorte de remplacement : « *C'est une vie de famille qui se passe avec la quarantaine de familles de campeurs* » ; même chose pour ceux qui n'ont pas d'enfants : « *C'est notre deuxième famille* ». Ici on est dans une sociabilité qui fonctionne selon la logique traditionnelle, mais avec des personnes non apparentées, ce que nous avons appelé ailleurs « nouveau réseau » (Fortin et al., 1987), combinaison du traditionnel et du moderne. Règle générale, cette dernière configuration est une option par défaut ; lorsque la fa-

mille est présente dans la région, l'association mise sur les identités et les, solidarités familiales, et les renforce.

b) Identités liées au travail

[Retour à la table des matières](#)

Qu'en est-il donc des solidarités liées au travail, et selon Durkheim, caractéristiques du monde moderne ? Sont-elles présentes dans le monde associatif et en général dans la vie de nos informateurs ?

Dans le monde du travail, existent des filières d'embauche -qui ne sont pas sans rappeler les filières de recrutement des associations - essentiellement liées à la famille (et dans une moindre proportion aux amis). Dans notre échantillon, la présence de la parenté au travail, actuelle ou passée est très importante : 29 de nos informateurs ont déjà travaillé ou travaillent encore avec des membres de leur parenté, mais les mentions de parents au travail sont plus nombreuses : dans certains cas c'est donc en groupe familial que l'on travaille. C'est la famille immédiate qui est privilégiée ; nous retrouvons implicitement le « et fils » ou le « et frères » de plusieurs raisons sociales ; les beaux-frères sont peu présents, contrairement aux associations où on les retrouvait en grand nombre. Ces filières d'embauche existent dans toutes les classes sociales, mais selon des modalités différentes. Un ouvrier « parle pour » son fils ou son frère, ou une compagnie embauche systématiquement la parenté de ses employés, celle-ci pouvant socialiser ses membres au milieu de travail (Hareven, 1982, Pronovost, 1989). Un entrepreneur d'une part s'associe avec des gens avec qui il s'entend bien et en qui il a confiance, et d'autre part engage des gens en qui il a aussi confiance et donc qu'il connaît (à des degrés divers). Enfin un professionnel « en recommande » un autre. Le fait d'avoir déjà travaillé avec des membres de sa parenté, dans notre échantillon toujours, n'est lié ni à l'âge des informateurs, ni à la taille de l'entreprise, ni à son secteur d'activité. La taille de la région y est-elle pour quelque chose ? Il est possible que le facteur régional renforce le phénomène, mais il a été observé ailleurs (Fortin et *al*, 1987).

Les solidarités dans le monde du travail sont-elles spécifiques, ou

de par la présence de la parenté, vécues sous le mode familial ? Les liens forts qui se développent entre travailleurs sont décrits en termes familiaux : « Y a des gars qui ont travaillé 30 ans ensemble, c'est quasiment comme des frères ». « Dans notre département, c'était une famille ».

À la lumière des considérations précédentes, on ne se surprendra pas que le milieu de travail soit présent, à des degrés divers, dans l'univers associatif. Les clubs de services des professionnels, servent, nous l'avons mentionné plus haut, à créer des réseaux d'échanges entre professionnels. Les membres font affaire entre eux de façon préférentielle, mais ces échanges ne concernent pas des confrères de travail au sens strict : ils mettent en relation des partenaires aux activités professionnelles complémentaires, qui s'obligent les uns face aux autres par leur appartenance à la même association. Dans d'autres associations recrutant dans les calmes moyennes et populaires, on retrouve parfois des travailleurs appartenant à la même entreprise. Les « *faiseux de papier* », par exemple, sont très présents dans tel ordre fraternel, ou du moins l'étaient beaucoup lors de la fondation. Les filières de recrutement passent souvent par le milieu de travail, mais dans la plupart des associations, au moment de notre enquête, cela ne semble pas central ; on recrute au travail, mais pas n'importe qui : ses parents si on en a, ses amis, puis ceux qui travaillent dans le même atelier. En effet, les associations de loisirs pour les travailleurs d'une entreprise servent à resserrer les liens dans le monde du travail ; cependant cela ne s'effectue pas au détriment des liens familiaux :

Quand j'ai commencé à en faire [du camping], mon beau-frère qui est voisin ici [au camping] en faisait déjà. À part ça mon cousin ici en faisait [...] En face, son beau-frère est ici au coin ; son autre frère vient de rentrer cette année [... L'ancien président], il a deux de ses belles-soeurs qui sont ici.

Une situation telle que celle décrite dans la citation précédente est bien sûr favorisée par les politiques d'embauche des compagnies et par la taille de la région. Retenons que les solidarités dans le monde du travail existent, mais ne s'opposent pas aux solidarités familiales, ni ne les dissolvent, même après plusieurs décennies de vie industrielle.

c) Identités associatives

[Retour à la table des matières](#)

Existe-t-il des identités spécifiquement associatives ? Les identités mises en oeuvre dans la vie associative sont souvent familiales, mais la famille n'est pas sur son terrain ; de façon analogue, une association est une organisation, mais non liée à la sphère productive. Voyons ce que cela suppose en termes de solidarités et d'identités, d'abord chez les membres à titre individuel, puis pour l'association en tant que groupe.

Qui dit organisation, dit travail d'organisation, exigences, et quel-qu'un qui a du « potentiel » atteint très vite les postes de responsabilité. Certaines associations, de par leurs règlements, doivent renouveler fréquemment leur personnel de direction ; mais de toutes façons, les énergies et les compétences sont toujours en demande, et ceux qui en ont acquis aiment les mettre en application. *« J'ai toujours été un gars qui a aimé travailler dans les organismes ».*

L'expérience acquise dans un secteur du monde associatif peut être mise à profit dans un autre et il n'est pas exceptionnel que des responsables soient recrutés directement, en tant que responsables, dans la mesure où ils sont connus pour détenir cette compétence et cette expérience organisationnelle. Nous retrouvons ici une autre dimension du recrutement où se rejoignent une fois de plus les critères de l'association et les filières des membres, pour favoriser la sociabilité dans le groupe et renforcer celle qui lui préexiste. *« Ils savaient que j'étais organisateur un peu. Ca fait que mon cousin de Jonquière me demande de partir la loge ici »...*

La demande de compétences rencontre l'offre seulement au prix de sollicitations actives ; en effet, le travail associatif est très exigeant et *« un membre de l'exécutif ne peut pas servir deux maîtres »*. Ces exigences sont de plusieurs ordres. Tout d'abord, les membres du Conseil d'Administration, ou en général les responsables y consacrent un très

grand nombre d'heures par semaine (vingt ou plus, ce n'est pas rare) ; cela explique en partie les difficultés de recrutement pour ces postes. Deuxièmement, comme le travail associatif est non payé, ceux qui l'effectuent doivent jouir d'une autre source de revenu ; ce travail peut même entraîner des coûts pour le « bénévole ». Le travail associatif exige du temps, de l'argent, et quoi encore ? Un bon caractère ! L'ouverture aux autres, et savoir faire face à la critique. De plus les réseaux des membres peuvent - et doivent - être mis à profit comme nous l'avons vu plus haut.

Une fois établie la liste des exigences du travail associatif, on en arrive à se demander ce qui motive à s'y engager. C'est qu'il apporte néanmoins des gratifications personnelles. Selon Dumazedier (1990), le fait que ces gratifications soient explicites, et que la personne ne travaille pas uniquement en vue d'une cause collective, même si celle-ci demeure importante, serait nouveau ; il parle de néo-bénévolat. Quelles sont donc ces gratifications ? Certains en retirent un enrichissement, un changement personnel. « *Pour la plupart qui font ça, ça leur ouvre effectivement, ça change un petit peu leur vie [...] Tu deviens... tu deviens... ça change. C'est mon cas personnellement* ». C'est l'occasion également de faire des apprentissages qu'on n'aurait pas eu l'occasion de faire ailleurs, Ces apprentissages recoupent en partie les changements personnels dont nous venons de parler (affirmés, quoique jamais clairement précisés), mais par opposition à ces derniers, sont plus formels : acquisition de connaissances et d'expérience en matière de gestion, d'administration. Troisièmement, le travail associatif dans une association est un don à l'association qui implique en retour un contre-don et en ce sens, donne des droits à ceux qui l'effectuent.

La moitié des gens [sur le camping] ne sont pas du club De temps en temps on leur remémore que si jamais il y avait du monde du club qui voulaient embarquer, ben, ils risqueraient d'être obligés de partir. Puis étant donné que c'est du bénévolat [...] ça rouspète : « Moi j'ai travaillé, pourquoi que j'aurais pas le droit de rester ici ? »

Enfin ce travail associatif devient une sorte de loisir. Cela n'est pas une surprise, puisque nous parlons d'associations de loisir, auxquelles on participe dans ses moments de loisir. « *On a peinturé ça, on a re-*

fait les planchers. Ca a été rien que du bénévolat (pendant un mois et demi), ça a été rien que du plaisir ». Sans que la corvée ne soit nécessairement une telle partie de plaisir, c'est un travail qui a un sens, et même plusieurs sens.

C'était pour mieux se connaître, pour mieux fraterniser dans le travail, et comme social aussi.. [...] Alors je venais ici pour travailler, rencontrer les gens. J'aime beaucoup rencontrer les gens : on discute, on parle.

Travail et loisir ne s'opposent pas. Il y a du travail qui s'effectue dans le cadre du loisir et il y a du plaisir à effectuer ce travail. On travaille dans un environnement qui ne constitue pas un lieu de travail proprement dit ; est alors à l'oeuvre une solidarité autre que celle du monde du travail, qui n'est pas non plus familiale même si la famille est présente. Le travail associatif compense-t-il le manque de responsabilité au travail ? Le manque de sens du travail rémunéré ? Mais l'absence de responsabilité et de sens à son travail n'est guère nouvelle ; c'est ce qu'on a appelé l'aliénation... Retenons pour le moment la rencontre dans l'association d'une logique de loisir, de plaisir, collective, et d'une seconde de travail, plus individuelle, avec ses exigences et ses gratifications, plus individuelles elles aussi. Le travail associatif peut ainsi contribuer à modifier l'identité de ceux qui l'effectuent.

Si l'identité personnelle ne passe plus par le travail rémunéré, ou du moins plus automatiquement par lui, il n'en demeure pas moins que désormais la majorité des femmes participe au monde du travail, ce qui modifie tant leur identité personnelle que sociale, et n'est pas sans effet sur les solidarités familiales, celles au travail, et la vie associative. Nous abordons ici les modifications de l'identité du groupe en tant que groupe, et non plus seulement des identités de ses membres.

Certaines associations avaient toujours admis les femmes, mais à titre marginal, comme les secrétaires parmi les retraités d'une aluminerie. D'autres associations avaient leur pendant féminin : les Filles d'Isabelle pour les Chevaliers de Colomb ; dans certains cas, c'étaient des associations subordonnées, regroupant essentiellement les épouses des membres, comme les Lionnes versus les Lions. Enfin il ne faut pas oublier l'existence d'associations féminines sans pendant mascu-

lin, comme les Cercles de Fermières (Cohen, 1990). Dans les années quatre-vingt, un changement radical est survenu dans le monde associatif. Les femmes sont présentes partout ou presque dans l'espace privé-collectif des associations autrefois masculines ; elles peuvent y avoir différents statuts : invitées, membres auxiliaires, membres à part entière, officiellement membres d'une association féminine associée mais en pratique d'une association mixte. Les équipes sportives (hockey ou de balle-lente), sont exclusivement masculines, ce qui n'empêche pas les conjointes d'assister aux parties et-ou de prendre un verre avec l'équipe après la joute. D'autres activités comme les quilles ou les dards, le golf ou le tennis peuvent se jouer, au choix, en équipes mixtes ou non-mixtes. Dans tous les cas, la présence des femmes dans l'espace de sociabilité du groupe modifiera quelque peu les modalités d'expression de cette sociabilité ; ainsi on essaiera d'éviter de blasphémer, pour ne pas « *manquer de respect aux femmes* ». Il va sans dire que cela n'a pas l'heur de plaire à tous les membres surtout aux plus âgés.

T'as toujours besoin d'une femme si tu fais une activité, d'une manière ou d'une autre. Mettons que t'organises un souper. T'as besoin des femmes pour l'organiser, qu'elles soient dans le chapitre ou qu'elles soient pas dans le chapitre.

Subsiste dans les associations une division sexuelle du travail ; les femmes peuvent-elles participer à d'autres activités que l'organisation des repas ? ! « *Moi je me disais, moi je travaille pour un but, pourquoi que ma femme pourrait pas travailler pour le même but que moi ?* » « La présence des femmes modifie la logique associative, mais s'impose d'autre part à cause justement de cette logique associative. Si un homme s'implique dans un groupe à raison de vingt heures par semaine, que fait sa compagne tout ce temps ? Elle peut s'impliquer dans une autre association, ou donner un coup de main à celle de son mari, devenant à son tour bénévole. Pour ceux qui y consacrent un grand nombre d'heures, le travail associatif devient une forme de vie sociale - de sociabilité privée - sinon il empiéterait sur celle-ci ; cette sociabilité associative ne se substitue pas à la sociabilité familiale, mais la recoupe largement.

La communauté d'hommes qu'était le monde associatif masculin

est envahie par les femmes : dédifférenciation sexuelle. La multiplication des associations, leur mixité et leur logique de recrutement familial pourrait laisser croire qu'il ne s'agit que d'une nouvelle forme d'expression de la sociabilité traditionnelle, les changements majeurs étant la mixité d'une part et le fait que les objectifs individuels y soient clairement affirmés et ne s'opposent pas à ceux du groupe d'autre part. Selon cette interprétation la multiplication des associations ne serait pas un effet mais une cause de la diversification ; les contraintes de la vie associative faisant qu'au-delà d'un certain nombre (variable selon les activités) de membres, il faut scinder le groupe plutôt que de le laisser croître pour qu'il demeure un lieu de sociabilité. Mais avant de conclure, creusons cette question de la multiplication des associations.

d) Différenciation des associations... et des identités ?

[Retour à la table des matières](#)

Sur quelle base les associations recrutent-elles leurs membres ? Il y a deux possibilités principales : sur la base de l'appartenance à un réseau, ou sur celle d'une activité ; dans le premier cas on pourrait parler d'identité globale par opposition à la seconde où il s'agirait d'une identité partielle, de sportif par exemple.

Qu'une association regroupe une clientèle bien ciblée, ne signifie pas nécessairement qu'elle la recrute sur la base d'une identité partielle. Des associations au membership très ciblé -comme des retraités - peuvent recruter leurs membres non seulement en tant que retraités de telle ou telle compagnie, mais en tant que personnes intégrées dans des réseaux, dont les membres sont appelés à devenir « membres-auxiliaires » ou bénévoles de l'association. Que le membership soit ciblé ne préjuge pas non plus de la spécialisation des activités ; des associations de personnes âgées peuvent ainsi être à la fois des lieux où on joue aux cartes et des groupes de pression.

Dans le même sens, une association très spécialisée peut recruter des membres d'un réseau avant que des amateurs ; prenons l'exemple des ligues de quilles : on y joue essentiellement avec les membres de

son réseau, celui-ci s'enrichissant de nouvelles personnes connues aux quilles. Ceci toutefois n'est pas vrai de toutes les associations spécialisées ; c'est avant tout entre « *scrabbleurs* » que se joue le *scrabble*, par exemple.

Bref, que l'association vise un membership ciblé ou non, que ses activités soient spécialisées ou non, souvent y adhère, en une seule personne : le père ou le frère qui recrutera son fils ou son frère, le bénévole qui collaborera aux activités, le travailleur qui vendra des billets pour un souper-bénéfice à ses collègues ou confrères, le conjoint qui mobilisera sa femme pour l'organisation dudit souper, etc. Toute la personne est mobilisée et non seulement une de ses identités, par opposition par exemple aux Alcooliques Anonymes. Est-ce le cas de toutes les associations que nous avons rencontrées ? Non ; il nous semble, mais ici des précautions s'imposent car le nombre de groupes rencontrés qui se rattachent à cette configuration est restreint, que certaines associations spécialisées recrutant dans la classe moyenne ou supérieure, reposent sur des identités partielles. Ce n'est pas toujours le cas : le contre-exemple est celui d'une association de dégustateurs de vins qui regroupe des membres d'autres associations et ainsi leur sert de lien informel : « *Plusieurs personnes font partie d'un club social ou l'autre, Kiwanis, Richelieu, etc, donc pour eux c'est une autre activité, peut-être pas conséquente l'une à l'autre, mais c'est des gens qui connaissent du monde* ». Mais d'autres groupes spécialisés, qui ont des activités dans la communauté reposant moins (ce qui ne veut pas dire pas) sur leur réseau, mettent en branle des identités plus partielles (chorales, par exemple) ; il n'en demeure pas moins que la sociabilité est ce qui donne son sens au groupe, est ce que les membres y recherchent, avant même la pratique de l'activité spécifique (Fortin et Rompré, 1991).

Dans l'ensemble, pas plus que les associations de loisirs ne remplacent les réseaux de leurs membres, elles ne mettent en oeuvre des identités partielles. Mais identité globale, appartenance à un réseau essentiellement familial, sont-ils synonymes d'identité « traditionnelle ? » La question se pose est celle de la diversité des réseaux, de la différenciation de ceux-ci et de leur emmaillage communautaire. Revenons sur les « oeuvres » ; de quelles solidarités, de quelles identités relèvent-elles ? Quand il s'agit de l'entraide entre membres, les fron-

tières du groupe d'appartenance coïncident avec celle de l'association, mais plusieurs non-membres sont aidés, matériellement et psychologiquement. Par le biais de la sollicitation de leurs réseaux (vente de billets) ou de l'ensemble de la collectivité (porte à porte), les membres des associations entraînent d'autres qu'eux-mêmes dans cette prise en charge des problèmes de la communauté ; la mobilisation effectuée va bien au-delà des frontières de l'association. Dans le cas où l'association donne de son temps ou des services à la communauté, c'est elle-même qui se mobilise et qui affirme ainsi son appartenance à un groupe plus large. La cohésion de l'association, l'intégration de ses membres n'est pas contradictoire avec l'ouverture sur la communauté : c'est dans la mesure où ils sont bien intégrés au groupe qu'ils seront mobilisés par la cause privilégiée par celui-ci. L'appartenance à une association débouche ainsi souvent sur l'appartenance à une communauté.

Loisir associatif et société de loisirs : quelles identités ? Quelles solidarités ?

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu comment les solidarités et les identités familiales sont encore très présentes dans les associations auxquelles appartiennent nos informateurs (socialisation familiale à la vie associative ; appropriation familiale de l'association ; association comme famille de remplacement). Des solidarités et des identités liées au monde du travail sont également repérables dans leurs discours, mais semblent pour un grand nombre d'eux subordonnées au modèle familial à cause de la présence effective de la parenté au travail, mais surtout parce que c'est le modèle, la représentation la plus immédiatement disponible pour décrire la solidarité. Il n'y a pas remplacement du traditionnel par le moderne à cet égard, mais superposition.

Par ailleurs, l'analyse du travail associatif révèle une autre dimension de la formation des identités. Le travail associatif se distingue tant du travail domestique, lié à la sphère privée et à la reproduction,

que du travail salarié, lié à la sphère publique, et relève à la fois des espaces public et privé (Fortin, 1991). Dans le travail associatif, les logiques individuelle et collective, se rencontrent et se renforcent.

Les solidarités traditionnelles ne sont pas disparues au Saguenay, mais elles ne sont plus les seules, même dans le monde des associations de loisir, et *a fortiori* dans d'autres secteurs du monde associatif, les mouvements féministe par exemple (Anadon et *al.*, 1990) ou écologiste (Klein et Gagnon, 1989). La taille des agglomérations saguenayennes, où « tout le monde se connaît », peut renforcer cette impression de vigueur des solidarités traditionnelles. En l'absence de données comparables pour d'autres régions du Québec, il est impossible de dire s'il s'agit d'une spécificité régionale ou non. Toutefois, la taille de la région saguenayenne influence le monde artistique qui ne peut y vivre en vase clos, comme c'est le cas dans les métropoles (Tremblay, 1981).

La vie associative se situe dans le prolongement de la culture de la solidarité de jadis. Nous pourrions tenter de caractériser les solidarités que nous avons observées d'une façon qui serait en quelque sorte une reformulation-généralisation des caractéristiques de la dynamique communautaire de Bouchard (1986), mettant en évidence sa persistance dans la société actuelle : les solidarités familiales y sont très présentes, en termes de pratiques mais aussi de représentations : les autres solidarités y sont décrites et vécues sous le mod e familial. Ces solidarités sont un lieu à la fois de fermeture du groupe sur lui-même et d'ouverture sur une communauté plus large. Le rapport à l'économie est ambigu : le travail y est important, mais dans une logique sociale plus que financière.

S'il y a nouvelles solidarités, elles se situent dans le prolongement des anciennes, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais les anciennes sont légèrement détournées, elles sont renouvelées ou du moins trouvent une nouvelle actualisation. Les solidarités traditionnelles forment la base, le modèle des solidarités associatives. Nos informateurs ont une vie familiale en dehors de l'association, mais un grand nombre procède à une appropriation familiale de l'association ; le terrain familial ne suffit-il plus à la famille ? Que des relations de type familial mais vécues avec des personnes non apparentées soient mieux à

même de s'exprimer dans une association que dans le cadre domestique ne surprend guère, mais que cela soit aussi le cas pour les relations spécifiquement familiales, étonne. Cela peut être lié, en partie, à la déségrégation des associations autrefois masculines ; jusqu'à il y a peu, la sociabilité publique suivait les clivages sexuels, tant en ce qui concerne l'organisation du travail (les femmes travaillant dans des ghettos féminins d'emplois et les hommes dans les leurs) que dans la vie associative. La rencontre des sexes se faisait principalement dans l'espace domestique et familial, donc privé. On assiste actuellement à un rebrassage des sphères privées et publiques et à la formation de nouvelles identités et solidarités, ce qui va de pair avec la nouvelle division sociale du travail entre les sexes. Ceci est conforme à l'esprit des analyses de Durkheim pour qui les solidarités sont liées à la division du travail, mais pas nécessairement à leur lettre dans la mesure où lorsque surgissent de nouvelles identités ou solidarités, cela n'annihile pas celles qui préexistaient ; elles s'y superposent.

Les identités et les solidarités traditionnelles ne sont plus actuellement coextensives à l'ensemble de la société. L'identité familiale est une parmi d'autres bases d'identification, à partir desquelles des réseaux de sociabilité et de solidarité se construisent... souvent sous le mode familial ⁹. Le recrutement associatif tend désormais à s'effectuer non pas selon le sexe ou la classe sociale du membre potentiel, mais selon des critères de styles de vie ou de consommation (*lifestyles*), largement implicites, et qui caractérisent des groupes familiaux, des réseaux dans leur globalité, d'où l'impression de la persistance des identités traditionnelles et familiales, alors même se creusent les différences entre ces familles à partir de critères autres que les catégories d'emploi ou de revenus. En ce sens si plusieurs informateurs insistent sur la diversité du membership de leur association en termes de catégories sociales, c'est que l'homogénéité se situe à un autre niveau. Les associations recrutent des réseaux et dans des réseaux, mais pas n'importe lesquels ; aux identités familiales traditionnelles, s'en superposent d'autres, basées sur des styles de vie, implicites dans les critères

⁹ Il y aurait toute une analyse à faire des métaphores familiales en usage dans notre société ; dans le monde sportif où l'entraîneur est un père pour ses joueurs, lesquels sont tous frères ; de même le monde syndical ou le Tiers-mondisme misent sur la fraternité, le féminisme sur la sororité...

de recrutement des associations.

Revenons à la question du passage à la modernité et de la différenciation qui l'accompagne selon Durkheim. Dans le monde associatif, nous avons observé une tendance à différenciation - ou à tout le moins à la diversification à la faveur de la multiplication - à la suite d'une dédifférenciation ; dédifférenciation sexuelle d'abord, mais aussi des catégories de travail et de loisir et enfin du privé et du collectif, ce qui permet une nouvelle différenciation des identités sur la base de laquelle recrutent certaines associations. Selon Durkheim, le passage du traditionnel au moderne serait caractérisé par la différenciation des identités ; ce que nous avons observé c'est, à la faveur d'une dédifférenciation, une redifférenciation ; en effet, il ne s'agit pas de la poursuite de la différenciation initiale. Celle-ci s'effectue sur d'autres bases que le travail, ou dans une direction toute autre, et le concept de classe sociale est de plus en plus difficile à opérationnaliser. Ainsi des différences marquantes dans la société actuelle, souvent soulignées, sont celles entre ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas, et entre les ménages où le pourvoyeur est unique et ceux où ils sont deux (Langlois et ai., 1990) ; d'autres bases de différenciations que nous avons été à même d'observer dans les associations sont le cycle de vie (ce qui ne recoupe pas tout-à-fait l'âge) et surtout les modes de vie et de consommation. Cette nouvelle différenciation donne naissance à de nouvelles identités, à de nouveaux espaces de sociabilité... Serait-ce le signe du passage du monde moderne au post-moderne ?

On sait depuis longtemps que la société ne se transforme pas en bloc ni d'un seul coup. Dans les années 50 et 60, plusieurs s'en sont inquiétés et ont voulu accélérer la « modernisation des mentalités », lesquelles retardaient supposément en regard des transformations de l'économie (Simard, 1979). En un sens, il y a lieu de se réjouir de l'échec de cette modernisation des mentalités, car la sociabilité traditionnelle fournit des matériaux permettant aux acteurs sociaux de se réajuster au contexte actuel. Bricolage au sens de Lévi-Strauss à partir de ce qu'on a sous la main, réinterprétation de comportements traditionnels, insertion de ceux-ci dans un contexte différent qui les transforme. La société traditionnelle n'étant pas encore complètement désagrégée, au contraire, quand vient le temps du passage à une société « post-moderne » c'est chez la première qu'on puise modèles et repré-

sentations, au moins autant que dans la moderne. ... ou alors la modernité n'a vraiment pas été ce que l'on pensait.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

[Retour à la table des matières](#)

ANADON, M., D. Masson, M. Tremblay et P.-A. Tremblay

1990 « Les collectives de femmes : une démocratie sororale », *Nouvelles pratiques sociales*, 3, 2 : 57-90.

BOUCHARD, G.

1986 « La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19e et 20e siècles. Construction d'un modèle », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, 40, 1 : 51-71.

BRADBURY, B.

1983 « L'économie familiale et le travail dans une ville en voie d'industrialisation : Montréal dans les années 1870 », dans N. Fahmy-Eid et M. Dumont, dir., *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, familles et éducation dans l'histoire du Québec*. Montréal : Boréal : 287-318.

COHEN, Y.

1990 *Femmes de parole. L'histoire des cercles de fermières du Québec, 1915-1990*. Montréal : Le jour.

DUMAZEDIER, J.

- 1990 « Pour un renouveau de la recherche en sciences sociales du loisir », *Loisir et Société*, 13, 1 : 63-76.

DURKHEIM, É.

- 1960 *De la division du travail social*, 7e édition, Paris, PUF. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

FORTIN, A., avec la collaboration de D. Delage, J.-D. Dufour et L. Fortin

- 1987 *Histoires de familles et de réseaux, La sociabilité d'hier à demain*. Montréal : Éditions Saint-Martin.

FORTIN, A.

- 1988 « Du voisinage à la communauté ? » *Cahiers de Recherche sociologique*, 6, 2 : 147-159. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

FORTIN, A.

- 1991 « La participation : des comités de citoyens au mouvement communautaire », dans Jacques-T. Godbout, dir., *La participation politique*. Québec : IQRC, collection Questions de culture, no 17 : 219-250. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

FORTIN, A. et D. Rompre

- 1991 *Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*. Sorep, Université du Québec à Chicoutimi et Département de sociologie, Université Laval, Québec.

GRANOVETTER, M.

- 1983 « The Strength Of Weak Ties : A Network Theory Revisited », dans R. Collins, editor, *Sociological Theory*, 1983. New York : Jossey-Bass, p. 201-233.

HAVEREN, T.K.

- 1982 *Farnily Time and Industrial Time*. New York : Cambridge University Press.
- 1985 « Les grands thèmes de l'histoire de la famille aux États-Unis », *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 39, 2 : 185-209.

KLEIN, J.-L. et C. Gagnon

- 1989 *Le social apprivoisé*, Hull, Asticou.

LANGLOIS, S., avec la collaboration de J.-P. Baillargeon, G. Caldwell, G. Frechet, M. Gauthier et J.P. Simard

- 1990 *La société québécoise en tendances*, 1960-1990. Québec : IQRC.

LEVASSEUR, R., (dir.)

- 1990 *De la Sociabilité. Spécificité et mutations*. Montréal : Boreal.

PRONOVOST, G.

- 1989 « Les transformations des rapports entre le temps de travail et le temps libre », dans G. Pronovost et D. Mercure, (dir.), *Temps et Société*. Québec : IQRC : 37-61.

ROBERGE, A.

- 1985 « Réseaux d'échange et parenté inconsciente », *Anthropo-*

logie et sociétés, 9, 3 : 5-31.

SIMARD, Jean-Jacques

1979 *La longue marche des technocrates*. Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

SIMMEL, G.

1949-1950 « The sociology of sociability », *American Journal Sociology*, 55 : 254-261.

TILLY, C.

1988 « Misreading, then rereading, nineteenth century change », dans B. Wellamn et S.D. Berkowitz, *Social Structures : a network approach*. Cambridge : Cambridge University Press : 332-358.

TOURAINE, A.

1978 *La voix et le regard*. Paris : Seuil.

TREMBLAY, D.

1981 « Un art régional : avant tout un art d'attitudes », dans R. Martel, dir., *Actes du Colloque Art/Société*, Québec : Éditions Intervention : 98-115.

Fin du texte